

LE JOUR, 1944  
01 septembre 1944

## PREMIER SEPTEMBRE : LA LECON DU PASSE

Nous ne ferons pas comme ceux-là qui ayant supprimé dans leur pays un régime politique (la monarchie ou un autre), se sont acharnés à détruire ses monuments et ses symboles. Un tel acte apparenterait le peuple le plus civilisé aux barbares.

Cette remarque n'est bien entendu qu'un exemple. En évoluant politiquement (suivant une loi universelle), on doit s'imposer de respecter le visage du passé. Si on ne le faisait pas, rien en ce monde ne resterait debout.

Chaque temps a sa grandeur, jusqu'aux moments les plus tragiques ou les plus sombres. Quand on discute le Moyen-Age, on oublie la chevalerie et les cathédrales ; quand on discute la monarchie on oublie qu'elle a construit le monde et que la république procède d'elle. Quand on discute la république on perd de vue qu'elle a fait connaître à l'homme sa grandeur individuelle comme sa faiblesse et le rôle que chaque citoyen peut remplir dans la cité.

Des révolutions fameuses, anciennes ou récentes ont montré il est vrai jusqu'où peut mener le déchaînement des colères et des passions. Elles ont supprimé avec brutalité des philosophes, des savants et des poètes ; elles ont détruit des monuments de l'art humain et de l'intelligence humaine. Tout ce qu'on peut en dire c'est qu'elles ont eu tort et qu'en se comportant avec cette fureur elles ont insulté gravement la raison et la beauté.

En nous recueillant ce Premier Septembre autour de nos souvenirs, cette année comme les autres années, nous nous appliquons à réfléchir à la nécessité d'avancer dans la vie politique et sociale sans faire sauter les ponts sur lesquels nous avons traversé les abîmes du temps. Notre histoire est parmi les plus longues. Elle est fertile en événements de toute nature. A travers l'enseignement de l'Histoire Ancienne, elle est familière à tout l'univers. Elle fait partie du patrimoine de l'humanité civilisée.

C'est cette longue, cette interminable histoire qui, après des bouleversements sans nombre, nous a conduits un premier septembre d'après l'autre guerre, à travers des vicissitudes et des émotions encore présentes à notre esprit, à fixer les limites de notre demeure dans l'espace, à donner à ce pays éternel sa forme physique longtemps mouvante, comme ces longs voiles transparents que portent les femmes et qui se déploient un peu plus, un peu moins, dans le vent.

Si ce pays ne s'attachait pas à son histoire, quelle excuse aurait-il et qui le comprendrait ? Les terres étroites, les terres maritimes et montagneuses que nous occupons portent l'empreinte de l'activité humaine la plus vénérable. Tous les musées du monde ont puisé dans ce sol les éléments de leur grandeur. Ils s'enorgueillissent de montrer des statues mutilées et des fragments de colonnes avec, dans de tous petits objets, l'infinie variété de l'art miraculeux et patient de jadis.

Nous évoquons ces choses avec la sagesse qu'inspire la leçon apaisante du temps. Aux empires en marche, ce pays a servi mainte fois de route et de passage. Il est un des seuls qui aient toujours vu en cela une nécessité et non point une injure.

L'expérience a montré qu'on pouvait sortir indemne d'une telle fatalité, et qu'il est des lieux de la terre qui sont par destination gravés d'une sorte de servitude au profit de l'espèce humaine en mouvement. Et ce pays a assimilé bravement tous ceux qui y ont prolongé leur séjour.

Nous voici donc ce premier septembre plus vivants, plus lucides, plus d'terminés que jamais ; sûrs d'obéir, en les dirigeant de notre mieux, à des forces éternelles.

Le Liban, ce premier septembre, clarifie avec le visage qu'il montrer en ce moment toutes les positions nationales et internationales du Proche-Orient. Il se présente sous une forme amicale et fraternelle comme une nécessité historique et humaine et il est accueilli comme tel par la fraternité universelle de ces nations.